



« Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire. »

(Lénine, 1902, *Que faire ?*)

Les dossiers du PCMLM
« Dom Juan » de Molière, un manifeste
averroïste français au XVIIe siècle





Table des matières

Première partie : Le rôle central de Sganarelle.....	3
Deuxième partie : Une lutte de deux lignes.....	6
Troisième partie : La répression réactionnaire.....	9
Quatrième partie : Le matérialisme.....	13

Première partie : Le rôle central de Sganarelle

Au XVI^e siècle, l'humanisme se diffusant en Europe répandait les avancées théoriques de l'averroïsme. Au XVII^e siècle, la réaction avait été brutale ; l'Église avait d'un côté utilisé Thomas d'Aquin « récupérant » Aristote pour combattre l'averroïsme sur son propre terrain, et de l'autre il avait profité de la « compagnie de Jésus. »

Cette compagnie, dont les membres seront connus comme « jésuites », formait une organisation intellectuelle et culturelle de haut niveau qui formera le cœur de la « contre-réforme », mouvement visant à briser l'averroïsme (et le protestantisme).

Les jésuites donneront naissance au baroque, par l'architecture des églises d'abord, puis comme style de vie et pessimisme religieux. Les tableaux appelés « vanités » représentent une bougie allumée qui va s'éteindre, un beau fruit qui va pourrir, une belle fleur dans un vase qui va faner, avec à côté un crâne : la vie est à considérer comme futile, comme vaine.

A quoi bon alors chercher la vérité et développer la science ?

Cependant, les humanistes existent encore, et ont progressé. D'une poignée d'érudits, ils sont devenus un mouvement très concret, consistant en des personnes rebelles à l'ordre dominant. Ce sont les « libertins » - terme désignant des personnes affranchis de l'esclavage.

L'Église fera tout pour les calomnier, les diffamer ; aujourd'hui en raison de cela, le terme libertin désigne une personne plaçant la « baise » au centre de ses préoccupations et le justifiant par différents motifs plus ou moins intellectuels.

Une œuvre va profondément marquer le XVII^e siècle, en présentant un libertin : c'est Dom Juan. En fait, c'est ce qui semble avoir été le cas, en apparence seulement. Car, en réalité,

cette oeuvre de Molière s'appelle *Le Festin de pierre*, et la pièce est averroïste de bout en bout, ce qui fait que si Dom Juan a l'air d'être au centre de la pièce, c'est en réalité Sganarelle qui est le moyen de faire passer le message averroïste.

1. Sganarelle annonce la couleur

Les penseurs bourgeois d'aujourd'hui ne comprennent pas l'averroïsme, ils ne saisissent pas sa signification. Ils ne comprennent donc pas la pièce de Molière, qui a pourtant été très peu jouée et a immédiatement subi les foudres de la répression.

Or, dès le début de la pièce, on a déjà une clef évidente. On a en effet Sganarelle qui parle et qui dit de nombreuses choses. En apparence, c'est une simple scène d'exposition ; les personnes assistant au spectacle « découvrent » la pièce, et voient Sganarelle expliquer qu'il est le valet de Dom Juan et s'adresser à un autre valet, pour le prévenir comme quoi Dom Juan voulait profiter de sa maîtresse.

Mais dès le début, Sganarelle parle d'Aristote, auteur dont l'interprétation a provoqué une intense bataille idéologique et culturelle les 400 années précédentes !

Et qui plus est, Sganarelle parle d'Aristote pour s'y opposer, ce qui est une clef : il ne va pas s'y opposer, mais évidemment défendre son point de vue ; il feint de critiquer Aristote, pour en réalité prévenir que c'est l'averroïsme qu'il va mettre en avant.

Le matérialisme dialectique permet clairement de voir cela ; à l'époque, les forces obscurantistes n'ont pas été dupes. Il est intéressant de voir que la bourgeoisie est incapable de concevoir cela.

Voici donc comment la pièce commence :

« La scène est en Sicile.

ACTE I

Scène première

Sganarelle, Gusman.

Sganarelle, tenant une tabatière.

Quoi que puisse dire Aristote et toute la Philosophie, il n'est rien d'égal au tabac : c'est la passion des honnêtes gens, et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. Non seulement il réjouit et purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les âmes à la vertu, et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme.

Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, et comme on est ravi d'en donner à droit et à gauche, partout où l'on se trouve ? On n'attend pas même qu'on en demande, et l'on court au-devant du souhait des gens : tant il est vrai que le tabac inspire des sentiments d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent. »

Procédons point par point :

a) L'allusion à la Sicile

La pièce se situe en Sicile. Or, Frédéric II de Hohenstaufen, qui régna sur le Saint-Empire romain germanique de 1220 à 1250, et est d'origine sicilienne, a joué un très grand rôle dans la traduction et la diffusion des œuvres d'Aristote.

b) L'explication masquée de la pensée d'Aristote

Le premier paragraphe est une mise en avant de la pensée d'Aristote. Pour Aristote, l'esprit humain n'est permis que par l'intellect, âme éternelle et unique qui vient en quelque sorte se poser dans les âmes, tout en ne se posant pas.

C'est grâce à cela qu'on pense, et nous avons vu que cela signifie que la pensée n'est que le reflet de la réalité générale.

De là, Aristote affirme qu'il faut prendre conscience de cela et que la compréhension de tout cela permet de se sentir bien. Tout être

doit vivre de manière honnête, en faisant le bien, en allant vers le bien, conformément à sa nature. C'est le sens de la vie.

Or, que dit Sganarelle ? Justement au sujet du tabac que « il réjouit et purge les cerveaux humains », et donc que les cerveaux PEUVENT être heureux et être purgés – allusion directe au fait que l'esprit est en fait le cerveau, et que le cerveau peut être vidé – que l'être humain ne « pense » pas, mais reflète la réalité !

L'utilisation du mot cerveau est admirablement bien placé.

Qui plus est, après il est dit que, toujours soi disant au sujet du tabac, que « il instruit les âmes à la vertu », ce qui signifie que l'âme (terme d'Aristote) est vide, et qu'il faut qu'elle tende à ce qui lui faut... Ce qui est la conception d'Aristote.

c) L'animal social comme être qui partage

Sganarelle explique que le tabac fait qu'on est positif et qu'on va partout le proposer, qu'en consommer « inspire des sentiments d'honneur et de vertu. »

C'est absurde, puisqu'au contraire on est bien content d'avoir du tabac et de le consommer. Ainsi donc, il n'est pas parlé du tabac, mais de la philosophie : c'est de la philosophie dont parle Sganarelle...

2.Sganarelle et l'averroïsme

Avant de regarder le reste de l'oeuvre et sa réception, voyons immédiatement un autre passage où Sganarelle se révèle averroïste, puisque selon nous là est la clef.

Dans un passage connu, Sganarelle tente apparemment de convaincre Dom Juan de croire en la religion. Dom Juan se moque et demande à Sganarelle d'expliquer sa vision du monde.

Sganarelle le fait, et les commentateurs bourgeois ne font que considérer que ce sont des propos insignifiants, contradictoires, etc. Alors qu'en réalité, il s'agit ni plus ni moins que la pensée d'Averroès, voire d'Aristote lui-même !

Voici le passage en question :

« Sganarelle

Et voilà ce que je ne puis souffrir, car il n'y a rien de plus vrai que le Moine-Bourru, et je me ferais pendre pour celui-là. Mais encore faut-il croire en quelque chose dans le monde : qu'est-ce donc que vous croyez ?

Dom Juan

Ce que je crois ?

Sganarelle

Oui.

Dom Juan

Je crois que deux et deux sont quatre, Sganarelle, et que quatre et quatre sont huit.

Sganarelle

La belle croyance et les beaux articles de foi que voici ! Votre religion, à ce que je vois, est donc l'arithmétique ? Il faut avouer qu'il se met d'étranges folies dans la tête des hommes, et que, pour avoir bien étudié, on en est bien moins sage le plus souvent.

Pour moi, Monsieur, je n'ai point étudié comme vous, Dieu merci, et personne ne saurait se vanter de m'avoir jamais rien appris ; mais, avec mon petit sens, mon petit jugement, je vois les choses mieux que tous les livres, et je comprends fort bien que ce monde que nous voyons n'est pas un champignon qui soit venu tout seul en une nuit.

Je voudrais bien vous demander qui a fait ces arbres-là, ces rochers, cette terre, et ce ciel que voilà là-haut, et si tout cela s'est bâti de lui-même.

Vous voilà, vous, par exemple, vous êtes là : est-ce que vous vous êtes fait tout seul, et n'a-t-il pas fallu que votre père ait engrossé votre mère pour vous faire ? Pouvez-vous voir toutes les inventions dont la machine de l'homme est composée sans admirer de quelle façon cela est agencé l'un dans l'autre ? ces nerfs, ces os, ces veines, ces artères, ces..., ce poumon, ce cœur, ce foie, et tous ces autres ingrédients qui sont là et qui...

Oh ! dame, interrompez-moi donc, si vous voulez. Je ne saurais disputer, si l'on ne m'interrompt. Vous vous taisez exprès, et me laissez parler par belle malice. »

Prenons les thèses averroïstes – humanistes – (pré)matérialistes, et voyons comment Sganarelle les met en avant.

1. Thèse averroïste selon laquelle le monde est éternel

Sganarelle devrait, en tant que chrétien, défendre la conception de la création du monde. Or, il fait le contraire !

Il dit expressément : « je comprends fort bien que ce monde que nous voyons n'est pas un champignon qui soit venu tout seul en une nuit. »

2. Thèse aristotélicienne sur l'éternelle réalité des espèces

Au lieu de parler d'Adam et Eve comme il le devrait, Sganarelle prend le principe de la procréation, ce qui est clairement dans la logique d'Aristote...

Sganarelle dit ainsi : « Vous voilà, vous, par exemple, vous êtes là : est-ce que vous vous êtes fait tout seul, et n'a-t-il pas fallu que votre père ait engrossé votre mère pour vous faire ? »

3. Thèse matérialiste du corps humain comme assemblage, comme « machine »

Sganarelle devrait parler de l'âme pour justifier le christianisme. Au lieu de cela, il parle du corps et le présente comme une machine bien organisée !

C'est clairement matérialiste, soit dans le sens d'Aristote (la matière a pris une forme particulière), soit ouvertement dans le sens matérialiste complet (l'être comme matière vivante assemblée).

Sganarelle dit ainsi :

« Pouvez-vous voir toutes les inventions dont la machine de l'homme est composée sans admirer de quelle façon cela est agencé l'un dans l'autre ? ces nerfs, ces os, ces veines, ces artères, ces..., ce poumon, ce cœur, ce foie, et tous ces autres ingrédients qui sont là et qui... »

4. Thèse averroïste comme quoi l'être humain ne pense pas

Sganarelle a l'air de se présenter comme un « simplet » qui rejette la culture, les livres, la connaissances, l'érudition, etc.

Théoriquement, il est censé représenter le religieux qui critique l'érudition du libertin.

En réalité, sa thèse est averroïste ; il rejette l'orgueil humain, et affirme voir les choses simplement, car son esprit est un simple reflet de l'intellect... Reflet pur, non parasité. On a ici, au-delà même d'Averroès, ouvertement la thèse d'Avicenne.

Voici ce que dit Sganarelle :

« Pour moi, Monsieur, je n'ai point étudié comme vous, Dieu merci, et personne ne saurait se vanter de m'avoir jamais rien appris ; mais, avec mon petit sens, mon petit jugement, je vois les choses mieux que tous les livres »

Cela montre qu'il y a deux libertins dans la pièce *Dom Juan* (en réalité : *Le Festin de pierre*). Ce qui est présenté, c'est d'un côté un Dom Juan présentant certaines thèses libertines, et de l'autre un Sganarelle en présentant d'autres, plus complexes.

C'est parfaitement conforme à la « double vérité » que les averroïstes avaient dû pratiquer depuis le XIIIe siècle, afin d'éviter la répression.

Dom Juan (en réalité : *Le Festin de pierre*) est un manifeste averroïste, et d'ailleurs il a été considéré comme un manifeste

humaniste/matérialiste à l'époque, et réprimé en tant que tel, malgré toute sa prudence et son double jeu.

Voici ce que le matérialisme dialectique permet de comprendre, rétablissant une juste perspective historique sur un moment clef de l'histoire de France.

Deuxième partie : Une lutte de deux lignes

Dans *Dom Juan* - en fait *Le festin de pierre* - c'est bien Sganarelle qui fait passer le message matérialiste. Dom Juan ne représente lui qu'un courant né dans une lutte de deux lignes au sein de l'averroïsme.

3. Dom Juan l'orgueilleux quittant le terrain du matérialisme

La thèse centrale de l'averroïsme est que les êtres humains ne pensent pas ; ils ne sont que de la matière dont la partie cérébrale reflète un intellect global – selon nous, le mouvement de la matière (éternelle, à la fois pour nous mais aussi pour Averroès).

Or, Dom Juan pense. Il a même une grande imagination. Sa position n'est donc absolument pas conforme avec le matérialisme tel qu'il s'est développé depuis le XIIIe siècle et l'arrivée en Europe (et notamment à Paris) d'oeuvres d'Averroès.

On comprend alors que Dom Juan représente la tendance bourgeoise, propre à l'époque de l'essor de la bourgeoisie, en rupture avec le matérialisme authentique, lui respectueux de la globalité.

Dom Juan utilise le matérialisme pour aller dans le sens de l'individualisme ; il méprise la religion qui est soumission à Dieu, mais il méprise finalement tout autant le matérialisme comme soumission au mouvement général de la matière.

Dom Juan représente ainsi le matérialisme vulgaire, qui utilise de manière pragmatique le matérialisme authentique, pour des fins individuels forcément « imaginaires. »

Voici le passage, où Dom Juan qui est censé être « spontané » débite sa leçon individualiste, dans un passage très connu :

« Sganarelle

Moi, je crois, sans vous faire tort, que vous avez quelque nouvel amour en tête.

Dom Juan

Tu le crois ?

Sganarelle

Oui.

Dom Juan

Ma foi ! tu ne te trompes pas, et je dois t'avouer qu'un autre objet a chassé Elvire de ma pensée.

Sganarelle

Eh mon Dieu ! je sais mon Dom Juan sur le bout du doigt, et connais votre cœur pour le plus grand coureur du monde : il se plaît à se promener de liens en liens, et n'aime guère à demeurer en place.

Dom Juan

Et ne trouves-tu pas, dis-moi, que j'ai raison d'en user de la sorte ?

Sganarelle

Eh ! Monsieur.

Dom Juan

Quoi ? Parle.

Sganarelle

Assurément que vous avez raison, si vous le voulez ; on ne peut pas aller là contre. Mais si vous ne le vouliez pas, ce serait peut-être une autre affaire.

Dom Juan

Eh bien ! je te donne la liberté de parler et de me dire tes sentiments.

Sganarelle

En ce cas, Monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre

méthode, et que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites.

Dom Juan

Quoi ? tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ?

La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux !

Non, non : la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs.

Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres ; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige.

Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable ; et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement.

On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir.

Mais lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter ; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une

conquête à faire.

Enfin il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits.

Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs : je me sens un cœur à aimer toute la terre ; et comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

Sganarelle

Vertu de ma vie, comme vous débitez ! Il semble que vous ayez appris cela par cœur, et vous parlez tout comme un livre.
»

La critique de Sganarelle est en fait inverse de ce à quoi on est en droit de s'attendre. Sganarelle devrait reprocher à Dom Juan son attitude au nom des livres – religieux en l'occurrence – et non pas l'accuser de parler comme un livre.

C'est qu'en fait Sganarelle représente l'humilité averroïste, le matérialiste sceptique devant ce qui n'est pas « contemplation » devant l'édifice de l'univers.

Bien entendu, cela est erroné, car c'est nier le mouvement – l'averroïsme et Spinoza seront matérialistes, et ce sera Hegel et le marxisme qui apporteront la compréhension du mouvement de la matière.

Mais de l'autre côté, cela évite le fétichisme du « mouvement » de la matière pris de manière vulgaire. Un fétichisme en fait typiquement bourgeois, puisque la bourgeoisie est incapable de comprendre que le mouvement de la matière est symbiose, synthèse.

Dom Juan représente une incapacité de classe – il représente la capacité de la bourgeoisie à saisir un mouvement, mais son incapacité à l'évaluer, à saisir le mouvement correct et ce correctement, et donc d'aller au saut qualitatif.

4. Critique de la superficialité de Dom Juan

A l'époque de Molière, le matérialisme dialectique n'existait pas et ne pouvait pas exister ; l'averroïsme était à un moment clef de son histoire, se divisant en deux.

Sganarelle ne peut donc pas porter une critique radicale de Dom Juan comme libertin bourgeois ayant abandonné le terrain du matérialisme authentique.

Molière a donc fait en sorte que Sganarelle émette une critique religieuse, qui en apparence semble tout à fait conforme à ce qu'est censé être Sganarelle : un valet lourdaud et superstitieux.

Mais la manière dont il émet cette critique est un rappel que la pièce est averroïste, puisqu'il affirme ouvertement l'existence de la double vérité.

Sganarelle prétend ne pas parler de Dom Juan dans sa critique, alors qu'il est évident qu'en s'adressant à Dom Juan, c'est à celui-là même qu'il fait sa critique !

C'est une pratique de la double vérité – dire une chose en apparence, une autre de manière voilée – qui est propre à l'averroïsme, et ne sied logiquement pas à valet lourdaud...

Voici le passage :

« Sganarelle

Il est vrai, je conçois que cela est fort agréable et fort divertissant, et je m'en accommoderais assez, moi, s'il n'y avait point de mal ; mais, Monsieur, se jouer ainsi d'un mystère sacré, et...

Dom Juan

Va, va, c'est une affaire entre le Ciel et moi, et nous la démêlerons bien ensemble, sans que tu t'en mettes en peine.

Sganarelle

Ma foi ! Monsieur, j'ai toujours ouï dire que c'est une méchante raillerie que de se railler du Ciel, et que les libertins ne font

jamais une bonne fin.

Dom Juan

Holà ! maître sot, vous savez que je vous ai dit que je n'aime pas les faiseurs de remontrances.

Sganarelle

Je ne parle pas aussi à vous, Dieu m'en garde.

Vous savez ce que vous faites, vous ; et si vous ne croyez rien, vous avez vos raisons ; mais il y a de certains petits impertinents dans le monde, qui sont libertins sans savoir pourquoi, qui font les esprits forts, parce qu'ils croient que cela leur sied bien ; et si j'avais un maître comme cela, je lui dirais fort nettement, le regardant en face : « Osez-vous bien ainsi vous jouer au Ciel, et ne tremblez-vous point de vous moquer comme vous faites des choses les plus saintes ?

C'est bien à vous, petit ver de terre, petit mirmidon que vous êtes (je parle au maître que j'ai dit), c'est bien à vous à vouloir vous mêler de tourner en raillerie ce que tous les hommes révèrent ?

Pensez-vous que pour être de qualité, pour avoir une perruque blonde et bien frisée, des plumes à votre chapeau, un habit bien doré, et des rubans couleur de feu (ce n'est pas à vous que je parle, c'est à l'autre), pensez-vous, dis-je, que vous en soyez plus habile homme, que tout vous soit permis, et qu'on n'ose vous dire vos vérités ?

Apprenez de moi, qui suis votre valet, que le Ciel punit tôt ou tard les impies, qu'une méchante vie amène une méchante mort, et que... »

Sganarelle fait donc une critique de la superficialité de Dom Juan, critique apparaissant comme étant au nom de la religion.

Sganarelle en rajoute une couche dans la « double vérité » lorsque Dom Juan s'aperçoit que la femme qu'il a tenté de charmer arrive, alors qu'il voulait l'éviter : « Dom Juan

Prépare-toi donc à venir avec moi, et prends soin toi-même d'apporter toutes mes armes, afin que... Ah ! rencontre fâcheuse. Traître, tu ne m'avais pas dit qu'elle était ici elle-même.

Sganarelle

Monsieur, vous ne me l'avez pas demandé.

»

Sganarelle a des « absences » qui n'en sont pas. A l'époque, les obscurantistes ne seront pas dupes. Sganarelle ne leur apparaîtra pas comme espiègle, mais comme un averroïste.

Troisième partie : La répression réactionnaire

Dom Juan – en fait *Le Festin de pierre* – possède un caractère explosif de par le double jeu qu'il met en avant. Les réactionnaires n'ont pas été dupes et la pièce s'est fracassée sur la répression.

5. Une répression tous azimuts commençant par la suppression de la scène du pauvre

Dès la première représentation, la dimension culturelle et idéologique de la pièce a été comprise par les obscurantistes, et non pas simplement en raison de Dom Juan. Sganarelle a été au cœur de la polémique.

En fait, ce qui fait illusion, c'est que la deuxième représentation a déjà dû modifier quelque chose par rapport à la première. La scène dite « du pauvre » a immédiatement été censuré.

Elle consiste en une fameuse scène où Dom Juan accepte de donner une pièce à un ermite vivant dans la forêt qui lui indique son chemin, à condition que celui-ci prononce un juron.

Voici l'extrait, et on notera le rôle de Sganarelle, qui l'encourage à jurer. Si Sganarelle était vraiment un idiot religieux, jouerait-il le rôle consistant à encourager à une telle insulte à Dieu, ou bien se tairait-il prudemment ?

« Dom Juan

Quelle est ton occupation parmi ces arbres ?

Le Pauvre

De prier le Ciel tout le jour pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose.

Dom Juan

Il ne se peut donc pas que tu ne sois bien à ton aise ?

Le Pauvre

Hélas ! Monsieur, je suis dans la plus grande nécessité du monde.

Dom Juan

Tu te moques : un homme qui prie le Ciel tout le jour, ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires.

Le Pauvre

Je vous assure, Monsieur, que le plus souvent je n'ai pas un morceau de pain à mettre sous les dents.

Dom Juan

Voilà qui est étrange, et tu es bien mal reconnu de tes soins. Ah ! ah ! je m'en vais te donner un louis d'or tout à l'heure, pourvu que tu veuilles jurer.

Le Pauvre

Ah ! Monsieur, voudriez-vous que je commisse un tel péché ?

Dom Juan

Tu n'as qu'à voir si tu veux gagner un louis d'or ou non. En voici un que je te donne, si tu jures ; tiens, il faut jurer.

Le Pauvre

Monsieur !

Dom Juan

À moins de cela, tu ne l'auras pas.

Sganarelle

Va, va, jure un peu, il n'y a pas de mal.

Dom Juan

Prends, le voilà ; prends, te dis-je, mais jure donc.

Le Pauvre

Non, Monsieur, j'aime mieux mourir de faim.

Dom Juan

Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité. »

On remarquera évidemment – ce que les commentateurs bourgeois ne font pas – l'écho du propos de Dom Juan avec celui de Sganarelle :

« Va, va, jure un peu, il n'y a pas de mal » dit Sganarelle.

« Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité » dit Dom Juan.

Ce qui témoigne d'une étroite collaboration entre les deux.

6. Une pièce jouée deux semaines puis plus avant 1841

La pièce est un véritable succès, dès sa première le 15 février 1665. Elle est jouée jusqu'au 20 mars 1665, c'est-à-dire Pâques et sa relâche. Mais lorsque le théâtre rouvre, la pièce a disparu : elle est passée à la trappe.

De la même manière, le 11 mars 1665, un libraire du nom de Billaine obtient un privilège pour obtenir la publication de la pièce. Il l'enregistre le 24 mai, mais ne publie pas la pièce...

Car entre-temps, une grande attaque contre l'oeuvre est publiée par le libraire Pépingué, dès le 18 avril : *Observations sur une comédie de Molière intitulée le Festin de Pierre*. Il y aura quatre éditions, plus une édition contrefaite, car la pièce de Molière a posé un véritable problème idéologique de grande ampleur.

L'auteur, anonyme, prétend ne pas vouloir nuire à Molière, « mais à son athée » ; il explique même, ironiquement, que Molière ne doit pas considérer comme mauvais « que l'on défende publiquement les intérêts de Dieu, qu'il

attaque ouvertement, et qu'un Chrétien témoigne de la douleur en voyant le Théâtre révolté contre l'Autel, la Farce aux prises avec l'Évangile, un Comédien qui se joue des Mystères, et qui fait raillerie de ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré dans la Religion. »

Ce que l'auteur attaque, ce n'est pas seulement Dom Juan, mais aussi Sganarelle, car :

« qui peut supporter la hardiesse d'un Farceur, qui fait plaisanterie de la Religion, qui tient École du Libertinage, et qui rend Majesté de Dieu le jouet d'un Maître et d'un Valet de Théâtre, d'un Athée qui s'en rit, et d'un Valet plus impie que son Maître qui en fait rire les autres.

Cette pièce a fait tant de bruit dans Paris ; elle a causé un scandale si public, et tous les gens de bien en ont ressenti une si juste douleur, que c'est trahir visiblement la cause de Dieu, de se taire dans une occasion où sa Gloire est ouvertement attaquée, où la Foi est exposée aux insultes d'un Bouffon qui fait commerce de ses Mystères, et qui en prostitue la sainteté : où un Athée foudroyé en apparence, foudroie en effet tous les fondements de la Religion (...). »

Nous allons en reparler plus en détail. Mais voyons déjà que des libraires hollandais décident de publier la pièce, mais n'arrivent pas à se la procurer, alors en 1674 ils publient une autre pièce sous le nom de la pièce de Molière ! Ce qui témoigne de la fascination pour la pièce, qui amène d'ailleurs Thomas Corneille (le frère de Pierre Corneille, le fameux Corneille) à faire une adaptation en vers de la pièce, dans une version édulcorée.

La véritable pièce ne sera, quant à elle, plus jouée avant 1841 !

En ce qui concerne la publication, en 1682 la pièce est publiée dans les œuvres posthumes de Molière, mort en 1673. Mais la publication de La Grange et Vivot passe par les foudres de la

censure, qui effectue des modifications en plaçant des cartons à la place des passages concernés.

Il y a alors une édition non censurée publiée à Amsterdam en 1683, mais elle se fonde sur une version antérieure de la pièce.

7. « Observations sur une comédie de Molière intitulée le Festin de Pierre »

Le texte anonyme publié dans la foulée des premières représentations représente la pointe idéologique de l'offensive contre Molière.

L'auteur l'accuse en effet d'avoir effectué une montée en puissance dans ses œuvres, d'avoir commencé par « libéraliser » en quelque sorte les mœurs, pour aller ensuite dans le sens d'un libertinage plus ouvert. Il considère que Molière a fait « monter l'athéisme sur le théâtre » par degrés.

L'offensive contre *Le Festin de pierre* est un moment idéologique clef où l'aristocratie et le clergé attaquent ensemble Molière et la bourgeoisie ; rappelons que Louis XIV maintenant un savant équilibre entre ces forces, afin de renforcer la monarchie absolue.

L'auteur attaque d'autant plus facilement Molière, que c'est ce dernier qui joue Sganarelle...

Voici un extrait de la critique faite, avec justement à la fin l'accusation contre le personnage Sganarelle :

« Sa Farce, après l'avoir bien considérée, est vraiment diabolique, et vraiment diabolique est son cerveau, et que rien n'a jamais paru de plus impie, même dans le Paganisme.

Auguste fit mourir un Bouffon qui avait fait raillerie de Jupiter, et défendit aux femmes d'assister à des Comédies plus modestes que celles de Molière.

Théodose condamna aux Bêtes des Farceurs qui tournaient en dérision nos Cérémonies ; et néanmoins cela n'approche point de l'emportement de

Molière, et il serait difficile d'ajouter quelque chose à tant de crimes dont sa Pièce est remplie.

C'est là que l'on peut dire que l'impiété et le libertinage se présentent tous moments à l'imagination : une Religieuse débauchée, et dont l'on publie la prostitution ; un Pauvre à qui l'on donne l'aumône, à condition de renier Dieu ;

un Libertin qui séduit autant de filles qu'il en rencontre : un Enfant qui se moque de son Père, et qui souhaite sa mort; un Impie qui raille le Ciel, et qui se rit de ses foudres; un Athée qui réduit toute la Foi à deux et deux sont quatre, et quatre et quatre son huit; un Extravagant qui raisonne grotesquement de Dieu, et qui par une chute affectée casse le nez à ses arguments;

un Valet infâme fait au badinage de son Maître, dont toute la créance aboutit au Moine-Bouru; car pourvu que l'on croie le Moine-Bouru, tout va bien, le reste n'est que Bagatelle ; un Démon qui se mêle dans toutes les Scènes, et qui répand sur le Théâtre les plus noires fumées de l'Enfer;

et enfin un Molière pire que tout cela, habillé en Sganarelle, qui se moque de Dieu et du Diable ; qui joue le Ciel et l'Enfer, qui souffle le chaud et le froid, qui confond la vertu et le vice, qui croit et ne croit pas, qui pleure et qui rit, qui reprend et qui approuve, qui est Censeur et Athée, qui est hypocrite et libertin, qui est homme et démon tout ensemble : un Diable incarné, comme lui-même se définit. »

Molière est présenté comme menant un double jeu, c'est-à-dire la « double vérité » typique de l'averroïsme.

Les obscurantistes n'ont pas été dupes de la fin de la pièce, où le Ciel vient frapper Dom Juan. La voici, puis comment l'auteur comprend cela.

« La Statue
Donnez-moi la main.

Dom Juan

La voilà.

La Statue

Dom Juan, l'endurcissement au péché traîne une mort funeste, et les grâces du Ciel que l'on renvoie ouvrent un chemin à sa foudre.

Dom Juan

Ô Ciel ! que sens-je ? Un feu invisible me brûle, je n'en puis plus, et tout mon corps devient un brasier ardent. Ah !

Le tonnerre tombe avec un grand bruit et de grands éclairs sur Dom Juan ; la terre s'ouvre et l'abîme ; et il sort de grands feux de l'endroit où il est tombé.

Sganarelle

Ah ! mes gages ! mes gages ! Voilà par sa mort un chacun satisfait : Ciel offensé, lois violées, filles séduites, familles déshonorées, parents outragés, femmes mises à mal, maris poussés à bout, tout le monde est content. Il n'y a que moi seul de malheureux. Mes gages ! Mes gages ! Mes gages ! »

Et l'auteur du pamphlet anti-Molière de constater :

« en effet, ce prétendu foudre apprête un nouveau sujet de risée aux Spectateurs, et n'est qu'une occasion à Molière pour braver en dernier ressort la Justice du Ciel, avec une âme de Valet intéressée, en criant mes gages, mes gages!

Car voilà le dénouement de la Farce; ce sont les beaux et généreux mouvements qui mettent fin à cette galante Pièce, et je ne vois pas en tout cela, où est l'esprit, puisqu'il avoue lui-même qu'il n'est rien plus facile que de se guinder sur des grands sentiments, de dire des injures aux Dieux, et de cracher contre le Ciel. »

Inévitablement, par conséquent, vient l'accusation de pratiquer la double vérité.

8. L'accusation de pratiquer la double vérité

Voici comment l'auteur des *Observations sur une comédie de Molière intitulée le Festin de Pierre* explique que Molière pratique la double vérité :

« Il y a quatre sortes d'impies qui combattent la Divinité : les uns déclarés qui attaquent hautement la Majesté de Dieu, avec le blasphème dans la bouche : les autres cachés qui l'adorent en apparence, et qui le nient dans le fond du cœur; il y en a qui croient un Dieu par manière d'acquis, et qui le faisant ou aveugle ou impuissant, ne le craignent pas; les derniers enfin plus dangereux que tous les autres, ne défendent la Religion que pour la détruire, ou en affaiblissant malicieusement ses preuves, ou en ravalant adroitement la dignité de ses Mystères.

Ce sont ces quatre sortes d'impiétés que Molière a étalées dans sa Pièce, et qu'il a partagées entre le Maître et le Valet. Le Maître est Athée et Hypocrite, et le Valet est Libertin et Malicieux.

L'Athée se met au-dessus de toutes choses, et ne croit point de Dieu : l'Hypocrite garde les apparences, et au fonds il ne croit rien; le Libertin a quelque sentiment de Dieu, mais il n'a point de respect pour ses ordres, ni de crainte pour ses foudres; et le malicieux raisonne faiblement, et traite avec bassesse et en ridicule les choses saintes : voilà ce qui compose la Pièce de Molière.

Le Maître et le Valet jouent la Divinité différemment : le Maître attaque avec audace, et le Valet défend avec faiblesse; le Maître se moque du Ciel, et le Valet se rit du foudre qui le rend redoutable;

le Maître porte son insolence jusqu'au Trône de Dieu, et le Valet donne du nez en terre, et devient camus avec son raisonnement; le Maître ne croit rien, et le Valet ne croit que le Moine Bourru; et Molière ne peut parer au juste reproche qu'on lui peut faire d'avoir mis la défense de la Religion dans la bouche d'un Valet impudent, d'avoir exposé la Foi à la risée

publique, et donné à tous ses Auditeurs des Idées du Libertinage et de l'Athéisme, sans impressions.

Et où a-t-il trouvé qu'il fût permis de mêler les choses saintes avec les profanes, de confondre la créance des Mystères avec celle du Moine-Bourru, de parler de Dieu en bouffonnant, et de faire une Farce de la Religion;

il devait pour le moins susciter quelque Acteur pour soutenir la Cause de Dieu, et défendre sérieusement ses intérêts; il fallait réprimer l'insolence du Maître et du Valet, et réparer l'outrage qu'ils faisaient à la Majesté Divine; il fallait établir par de solides raisons les Vérités qu'il décrédisait par des railleries; il fallait étouffer les mouvements d'impiété que son Athée fait naître dans les Esprits.

Mais le Foudre? Mais le Foudre est un Foudre en peinture, qui n'offense point le Maître, et qui fait rire le Valet ; et je ne crois pas qu'il fut à propos, pour l'édification de l'Auditeur, de se gausser du châtement de tant de crimes, ni qu'il y eût sujet à Sganarelle de railles en voyant son Maître foudroyé ; puisqu'il était complice de ses crimes, et le ministre de ses infâmes plaisirs. »

Dom Juan – en fait *Le Festin de pierre* – a bien été compris comme l'expression de la tentative de saut qualitatif, que la réaction devait briser à tout prix.

Quatrième partie : Le matérialisme

Dom Juan est traversé par le matérialisme, à tous les niveaux. Plus que le personnage de Dom Juan, c'est la valorisation de la matière qui est au cœur de l'oeuvre.

9. Dom Juan : un plaisir intellectuel en rapport avec la matière

Dans le point 4, nous avons vu que Dom Juan est orgueilleux. Mais il faut voir pourquoi il l'est. Dom Juan applique en fait l'averroïsme

de manière partiellement erronée.

Il est d'accord avec Aristote pour expliquer que le sens du monde est le « moteur premier », mais dans le prolongement d'Averroès, il fait descendre ce moteur dans notre monde à nous.

Le contemplation du monde devient celle de l'univers.

C'est de là que vient la conception de Dom Juan d'un plaisir intellectuel au fait de charmer.

C'est cela que les commentateurs bourgeois n'ont pas compris : Dom Juan cherche un plaisir intellectuel qui est totalement conforme à la pensée d'Aristote.

Là où les commentateurs bourgeois s'imaginent que Dom Juan recherche la baise, en réalité Dom Juan recherche la contemplation du monde à travers ce qui est « Bien ».

Rappelons la conception d'Aristote, formulée dans la Métaphysique :

« Connaître et savoir pour connaître et savoir, c'est là le caractère principal de la science qui a pour objet le suprême connaissable : en effet, celui qui préfère connaître pour connaître choisira avant tout la science par excellence, et telle est la science du suprême connaissable ; or, le suprême connaissable, ce sont les premiers principes et les premières causes, car c'est grâce aux principes et à partir des principes que tout le reste est connu, et non pas, inversement, les principes par les autres choses qui en dépendent.

Enfin, la science maîtresse, et qui est supérieure à toute science subordonnée, est celle qui connaît en vue de quelle fin chaque chose doit être faite, fin qui est, dans chaque être, son bien, et d'une manière générale, le souverain Bien dans l'ensemble de la Nature. »

Comment Dom Juan conçoit-il cela ? Eh bien, dans le prolongement d'Aristote, il attribue une très grande importance à la vue. Voici comment commence la Métaphysique d'Aristote :

« Tous les hommes ont un désir naturel de savoir, comme le témoigne l'ardeur avec laquelle on recherche les connaissances qui s'acquièrent par les sens. On les recherche en effet pour elles-mêmes et indépendamment de leur utilité, surtout celles que nous devons à la vue. »

Et si l'on regarde le passage où il explique sa conception (citée dans le point 4), on a toujours la vision au centre de celle-ci. La voici de nouveau, avec les parties sur la vision mises en avant.

« Quoi ? tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ?

La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux !

Non, non : la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs.

Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne.

J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres ; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige.

Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable ; et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. »

Puis le passage passe à autre chose, à un autre point : le plaisir intellectuel.

Pour Dom Juan, charmer est une conséquence de ce qu'il voit et qui l'amène à

vouloir éprouver un plaisir intellectuel. C'est cela que les obscurantistes ont visé, et non pas simplement la « baise ».

Voici déjà comment doit procéder la connaissance humaine, toujours selon Aristote :

« Les animaux autres que l'homme vivent réduits aux images et aux souvenirs ; ils ne participent que faiblement à la connaissance empirique, tandis que le genre humain s'élève jusqu'à l'art et aux raisonnements. »

Puis la suite du passage où Dom Juan s'explique, passage où la vision cède la place au plaisir intellectuel, consistant en une sorte de symbiose avec la beauté matérielle, avec toute la beauté, dans son caractère multiple :

« Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir.

Mais lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter ; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire.

Enfin il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits.

Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs : je me sens un

cœur à aimer toute la terre ; et comme Alexandre [=Alexandre le grand], je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses. »

Dom Juan a un plaisir intellectuel par rapport à la matière : voilà ce qui a été intolérable pour les réactionnaires. C'est la valorisation du monde matériel qui est leur ennemi idéologique, comme lorsque Dom Juan explique :

« Je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. »

Molière a tenté de maquiller cette mise en avant par un Dom Juan « caricatural », mais cela s'est vu quand même : la dimension épicurienne a sauté aux yeux.

10. Des références humanistes et libertines

Le Festin de pierre contient des allusions à Cyrano de Bergerac, grand auteur libertin du XVII^e siècle. Les commentateurs bourgeois ont constaté des reprises de certains des éléments utilisés par Cyrano de Bergerac (usage du patois dans une scène, référence au champignon apparaissant du jour au lendemain comme métaphore de la naissance de l'univers), mais la bourgeoisie est incapable de comprendre l'averroïsme, donc Cyrano de Bergerac et ainsi Molière !

Voici un exemple illustrant comment Molière maniait la double vérité. Il s'agit de la préface à *Tartuffe*, une pièce attaquant les dévots et qui déjà avait valu à Molière de nombreux problèmes.

Molière y témoigne dans la première partie de la citation un véritable aristotélisme :

- avec le ciel (= le moteur) faisant cadeau de la philosophie, en tant que reflet de sa propre réalité donc,

- c'est ainsi l'intellect « tombant du ciel » pour arriver dans nos esprits (qui reflètent et ne pensent pas) ;

- tout cela avec comme but final la connaissance des principes de Dieu, donc du Dieu moteur premier ;

- la pratique n'étant pas de prier, mais de contempler (comme chez Aristote, donc), et qui plus est de contempler... la nature !

La seconde partie de la citation vise par contre à faire semblant de respecter la religion.

Voici ce que dit Molière.

« La philosophie est un présent du ciel ; elle nous a été donnée pour porter nos esprits à la connaissance d'un Dieu, par la contemplation des merveilles de la nature ; et pourtant on n'ignore pas que souvent on l'a détournée de son emploi, et qu'on l'a occupée publiquement à soutenir l'impiété. »

Un véritable travail de fond doit être effectué en ce domaine, afin de bien évaluer la signification et la valeur de la lutte de la bourgeoisie contre l'aristocratie.

Molière fait ainsi de nombreuses références à Paul Scarron et surtout d'innombrables références à La Mothe le Vayer, figure libertine de l'époque.

Lorsque Sganarelle explique par exemple au sujet de son maître :

« Je t'apprends, inter nos [=entre nous], que tu vois en Dom Juan, mon maître, le

plus grand scélérat que la terre ait jamais porté, un enragé, un chien, un diable, un Turc, un hérétique, qui ne croit ni Ciel, ni Enfer, ni loup-garou. »

ou encore qu'il demande à Dom Juan :

Sganarelle

Voilà un homme que j'aurai bien de la peine à convertir. Et dites-moi un peu, le Moine-Bourru, qu'en croyez-vous, eh !

Dom Juan

La peste soit du fat !

Sganarelle

Et voilà ce que je ne puis souffrir, car il n'y a rien de plus vrai que le Moine-Bourru, et je me ferais pendre pour celui-là. »

On a une allusion à des auteurs libertins. Cyrano de Bergerac en parle dans sa lettre *Sur les sorcières* (ainsi que dans *Le Pédant joué*), ainsi que La Mothe le Vayer dans *De l'instruction de Monseigneur le Dauphin et De quelques créances mal fondées*.

Regardons également lorsque Sganarelle se moque de Dom Juan, orgueilleux et finalement libertin uniquement dans une certaine forme (comme nous l'avons constaté avec la lutte des deux lignes au sein du matérialisme) :

Sganarelle

Je ne parle pas aussi à vous, Dieu m'en garde. Vous savez ce que vous faites, vous ; et si vous ne croyez rien, vous avez vos raisons ; mais il y a de certains petits libertins dans le monde, qui sont libertins sans savoir pourquoi, qui font les esprits forts, parce qu'ils croient que cela leur sied bien

Il s'agit d'une allusion à La Mothe le Vayer, qui écrivait dans *Des injures* :

« Mais n'est-ce pas une chose qui doit faire horreur, qu'on affecte de paraître impie, afin de passer pour esprit fort, dans la plus grande faiblesse d'entendement où l'on puisse tomber, qui est celle qui naît de l'irrégion ?

En effet, il se trouve des gens qui n'ont point d'autre motif pour paraître libertins, pour se moquer de ce qu'il y a de plus saint au-dessus des nues, et pour jeter insolemment des crachats contre le Ciel, qui leur retombent misérablement sur le visage, que cette folle pensée d'être plus hardis et plus clairvoyants que les autres. »

Ces références sont importantes pour comprendre que la pièce de théâtre met en avant la raison. De fait, même Dom Juan, aussi orgueilleux qu'il soit, a une attitude posée, réfléchie ; il n'est pas un décadent. Il se méfie de ce qui peut tromper ses sens :

Dom Juan

Quoi qu'il en soit, laissons cela : c'est une bagatelle, et nous pouvons avoir été trompés par un faux jour, ou surpris de quelque vapeur qui nous ait troublé la vue.

Voici également comment il valorise la vie, contre la mort, dans un esprit épicurien :

Le tombeau s'ouvre, où l'on voit un superbe mausolée et la statue du Commandeur.

Sganarelle

Ah ! que cela est beau ! Les belles statues ! le beau marbre ! les beaux piliers ! Ah ! que cela est beau ! Qu'en dites-vous, Monsieur ?

Dom Juan

Qu'on ne peut voir aller plus loin l'ambition d'un homme mort ; et ce que je trouve admirable, c'est qu'un homme qui s'est passé, durant sa vie, d'une assez simple demeure, en veuille avoir une si

magnifique pour quand il n'en a plus que faire.

Le Festin de pierre célèbre la vie : là a été le grand souci des anti-matérialistes.

11. Le Festin de pierre et non « Dom Juan »

Lorsque le théâtre de Molière rouvre ses portes après les fêtes de Pâques en 1665, il se voit obligé de jouer une autre pièce, de puiser dans d'anciennes pièces : il a dû céder devant la pression réactionnaire. Il y a là un moment clef de l'histoire idéologique – culturelle en France.

Molière atteint, en effet, son apogée en tant que représentant idéologique – culturel de la bourgeoisie. Il a mis en avant, le plus qu'il pouvait, la vision du monde propre à la bourgeoisie.

Cependant, *Le Festin de pierre* qui devait être un manifeste positif, s'est retrouvé dans une posture défensive, en tant que *Dom Juan*. Comprendre cela est nécessaire, sans cela on ne comprend pas la nature de la pièce.

A la base, Dom Juan est une légende espagnole, et l'auteur Tirso de Molina, tout au moins lui attribue-t-on la pièce, a écrit *Le trompeur* de Séville et *Le Convie de pierre*. Le convie de pierre est bien entendu le « commandeur », statue qui va se mouvoir, à la fin de la pièce, et condamner Dom Juan.

Il y aura deux adaptations italiennes de la pièce, puis une reprise française : *Festin de pierre ou le fils criminel*, dans deux versions (par Dorimond et Villiers).

Mais ce n'est qu'après le « scandale » – en fait, la répression réactionnaire – que la pièce de théâtre, au message complexe, devient *Dom Juan*, avec une focalisation sur le personnage éponyme, qui ruine l'intention première, qui anéantit le caractère synthétique de l'oeuvre.

L'intention matérialiste de Molière se voit retourner en son contraire, en simple peinture

de « caractères » ; voilà comment l'idéologie dominante a gommé le caractère profondément contradictoire du XVIIe siècle.

Il est vrai que Louis XIV a profité de ces contradictions pour construire une monarchie absolue d'un très haut niveau culturel. Mais cela ne doit pas masquer les contradictions internes,

car justement nous en France, au début du XXIe siècle, nous avons besoin de comprendre ces contradictions du passé pour saisir celles du présent.

Publié en juillet 2013

Illustration de la première page : portrait de Molière par Charles Antoine Coypel (1730)